

Port d'attache, Sète. 2020.

Ce besoin d'évasion, je ne l'avais pas déterré sous les pavés mais bien ramassé sur le quai des Docks, au contact des marins ivres qui puaien la sueur accoudés au bastringue et qui mentaient comme des arracheurs de dents pour me voler un sourire, simplement un sourire. Ici tout était différent pour moi. Le rêve comme l'avenir devenait possible, digeste, même s'il s'élevait dans des vapeurs d'alcool.

Longtemps j'avais espéré au petit matin l'arrivée du chalutier de mon père; les bateaux de pêche se présentaient à l'entrée du port drainant mouettes et cormorans depuis le grand large, avec un surcroît d'iode en cale et comme un regain d'aventure en prime... ça sentait la houle et le ressac, ce retour qu'on ne peut différer par peur de céder aux sirènes du grand large, à ce goût inégalé de liberté. Résonance d'une tradition masculine familiale, mon père non plus n'était jamais rentré. A quinze ans, moi aussi je voulais découvrir les lointaines contrées et sentir le vent dans mes cheveux épais, j'aspirais à un ailleurs riche de tout ce qui me manquait. J'en acceptais les risques. J'imaginai le visage du père absent, mélange d'Ulysse et de Sylvain Tesson et je rêvais de suivre leur trace en Méditerranée. Investir mes racines. ça m'aurait aidée à projeter sur 2020 un avenir moins hypothétique. L'année porte-bonheur nourrissait tant de surprises... Elle avait fait taire les poissonnières des Halles mais pas les oiseaux, obligé les bateaux à rester à quai et rendu la mer aux poissons, ramené les espèces en voie de disparition (mais toujours pas mon père)... La pause bienvenue dans ce monde tourbillonnant avait fait place aux résurgences. L'amour paternel pour cette Sète bigarrée chantée par Brassens, à laquelle les Halles donnaient corps et le Mont Saint Clair une aspiration, semblait aux antipodes de son désir exprimé de la quitter «avant qu'elle ne perde son âme» et «ne le rejette», de qui, de quoi parlait-il au juste ? Il excitait ses gènes avec un désir d'expansion hérité d'une lignée de marins génois, ce désir de conquête condamnant irrémédiablement notre attachement, et ce à double titre, puisque j'étais une fille. Il était parti pour mes dix ans, joli cadeau dédié «Je ne pourrai pas être un modèle». Je ne me rappelais pas l'avoir exigé.

J'avais tué le temps en compulsant l'Odyssée. Chaque matin, j'espérais son retour appréhendant l'absence comme une nouvelle malédiction lancée sur ma journée.

Est-ce que j'existais en-dehors de ça ?

Certes, j'avais développé une curiosité nostalgique pour le voyage et la découverte qui était bien supérieure à celle de mon âge. Déconfinement en vue, je décidai de passer à l'action. Mais dans quelle mesure ? Je l'ignorais...

Ce soir-là, j'arpentais les quais en observant les pêcheurs remailer leur filet, lorsque Tarik ouvrit la porte à mes espérances. C'était le père de Leila, ma copine, et il embarquait sa famille direction Ibiza en chalutier, la belle histoire ! C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour offrir des vacances à ses enfants tout en leur conservant le goût de l'effort, chacun devrait participer... C'était un sage dont l'humilité avait été façonnée par la mer. Il m'invita à rejoindre l'aventure. Quelle proposition ! A mon tour, l'exil me tendait les bras.

Je voguerai sur la mer Méditerranée, le lac scintillant de mes rêves ! Ma mère, après un temps de balancement angoissé, se laissa gagner par notre enthousiasme et les préparatifs du départ.

A bord les places furent attribuées d'une manière raisonnée afin de s'installer le plus commodément possible. Nous, les enfants, étions positionnés à fond de cale. En cas de prise d'eau, nous serions chargés d'écoper ! J'espérais que c'était une blague de Tarik mais je n'en étais pas très sûre en entendant les poulies grincer dans les vagues... Les aînés de la fratrie avaient choisi le pont pour dormir sous la voute étoilée qui nous servirait de guide, si j'avais bien compris nous étions limite niveau instruments de mesure. Les vents étant favorables, nous avions 48 heures de navigation avant d'atteindre l'île des phéniciens.

Comme il s'agissait d'un voyage d'agrément, pas question de lancer les filets, mais des bandes de maquereaux venaient nous narguer et quelques lignes furent jetées dans l'espoir de ferrer une petite bonite. Mais c'est le spectacle des dauphins qui nous stupéfia, jaillissant autour du bateau comme pour attirer la lumière vespérale... Je profitai du temps offert par la route pour questionner Tarik, je m'étais souvent demandée s'il était resté en contact avec mon père. Il me répondit de profiter du jour, le reste pouvait attendre.

Le troisième matin, nous arrivâmes en vue de Dalt Vila. Le soleil, pour nous impressionner, irradiait l'imposante forteresse. Peu à peu la silhouette d'un homme se matérialisa sur la grève déserte.

Malgré les années, je le reconnus sans peine. Je me jetai à fond de cale, comme l'esclave marron qui comprend que son sort va se jouer...

L'homme vint se justifier, d'abord de cette malédiction familiale qui poussait ses marins à larguer les amarres plus vite qu'il ne faut de temps pour l'expliquer à un enfant de 10 ans; puis au bout d'un temps certain, devant mon immobilisme, il se décida à parler vrai. Mettant sous cloche son orgueil de sétois, avec une simplicité inespérée qui me toucha, il délivra son secret: Il avait quitté sa ville pour l'amour d'un homme qu'ici il était libre d'aimer.

Ainsi donc il y avait bien une Circé au bout du chemin ! Dans tous les scénari qui avaient traversé mon esprit inquiet, je n'avais pas imaginé que mon père ait du lui aussi fuir pour échapper au poids

familial d'une société un tantinet machiste. Etais-je venue pour lui donner l'absolution ? En tous cas, je sortis enfin du bateau et le suivis par les rues pentues de l'île.

Telle une sorte d'Ulysse, j'acceptai la remise en question de mes idées. C'était le prix de ma rencontre. Ce voyage, comme mes lectures, ouvrait l'horizon.